

Chapitre 7 : Cérémonie incongrue au Tekouyat

(Sahara, mercredi 6 avril 77)

Nous nous levâmes à six heures pour refaire entièrement nos sacs. Du mien j'ôtai pratiquement tout le matériel de montagne pour y installer *Chimène* dans son étui. Et je n'oubliai pas de m'équiper du *transistor* en bandoulière et des jumelles autour du cou...

Les Ahmadi s'étaient chargés de la plaque commémorative et des accessoires de fixation (amenés d'Alger), alors que les Brahim devaient superviser le ravitaillement.

Nous nous retrouvâmes tous (Myriam incluse !) au petit déjeuner, vers sept heures.

Tout le monde portait des tenues de randonnée, adaptées aux contraintes du désert... à l'exception de Brahim, qui nous surprit en se pointant dans un impeccable uniforme de capitaine de vaisseau.

— Bonjour tout le monde, veuillez m'excuser de ce petit retard : c'était le temps nécessaire au repassage de ma tenue de campagne, que j'avais oubliée dans la valise...

— Bonjour mon capitaine¹ ! Y a quand même pas l'front, là-bas ? plaisantai-je.

— Vous savez bien que, parfois, le prestige de l'uniforme est nécessaire ! Même De Gaulle en jouait... Je vous rappelle que nous avons de vrais militaires avec nous aujourd'hui !

Nous étions en train de terminer quand les deux hélicos de la gendarmerie s'annoncèrent dans un grand vacarme, les fenêtres de la salle de restaurant étant ouvertes.

Myriam s'étouffa, dans sa hâte à avaler la dernière tasse de café.

Quelques minutes après, nous rejoignons nos bagages, que les larbins du *Tahat* avaient déjà portés sur le terre-plein des hélicos. Brahim nous présente alors les quatre hommes qui étaient descendus des appareils. D'abord le chef du poste de Tam : une ronde bouille méditerranéenne mal rasée, à qui Brahim débita notre louangeux CV.

— Iskouzé moué, prévint celui-ci, ji pèrl tré mèl li frènsé, mé ji li koumpràn bién... Félicitècioùn, filicitècioùn, fit-il en me serrant énergiquement la main.

Puis les deux pilotes et le mécanicien-radio : des moustachus secs, au teint chocolat.

En aidant ces hommes à charger les bagages, je constatai que les hélicos étaient armés... Brahim (ce qui était normal) et les Ahmadi (ce qui l'était moins) aussi – tous trahis par mon fidèle *transistor* !

Avant d'embarquer, le capitaine et le commandant vérifièrent les quantités d'eau et de vivres.

Mémère, Nivea et moi-même prîmes place dans le premier hélico, derrière le pilote et le mécanicien-radio. Dans le second, les Brahim et les Ahmadi se serrèrent à l'arrière, le temps que le commandant, monté à côté du pilote, soit redéposé à la caserne.

Il était 8 heures 35 – foi du journal de Nivea – quand notre appareil décolla vers l'occident face à un ciel encore bleu profond alors que derrière nous le soleil était déjà haut.

Nous survolâmes l'oasis à quelque 200 mètres au-dessus du sol et à faible vitesse, pour laisser au second hélico le temps de nous rejoindre – ce qu'il fit bientôt. Alors nous prîmes le cap 270°, laissant, sur la droite, l'aéroport et sur la gauche, la vallée de l'oued Tamenghest.

Devant nous s'étendit un plateau parsemé de pitons, que nous traversâmes en quelques minutes pour aborder l'adras Tilokatine, puis survoler le mont Jeloki (1 350 mètres), à la verticale duquel nous virâmes au cap 285°.

Finies les montagnes encore dignes de ce nom. Les adras devant nous n'étaient plus que de grandes collines burinées par les intempéries.

Nous survolâmes l'irhazer Teffert depuis ses sources jusqu'au mausolée de Tin Hinane, près duquel nous atterrîmes vers 10 heures 30, immédiatement suivis par l'autre hélico.

Le comité d'accueil, formé de gamins dépenaillés et braillards, vendant des babioles, accourut,

¹ Le *mon* – non usité dans la Royale – m'échappa ; mais, après tout, Brahim n'était qu'un marin d'opérette !

bientôt suivi par de plus malheureux encore : yeux purulents attaqués par les mouches, visages d'apparence lépreuse, membres absents ou déformés. Une vraie cour des miracles !

Les femmes marchandèrent quelques souvenirs et distribuèrent des pièces, jusqu'à ce qu'un *chaouch* surgît et nous guidât vers le monument – les gendarmes restant auprès de leurs machines.

Après que Brahim eut convenu du prix, un guide en faciès et costume local nous servit son laïus (à peu près celui qui se trouvait dans le guide de Nivea).

— Alors, était-ce un homme ou une femme ? questionna Myriam, rigolarde.

— Li savàn di ki cété ounòm', mé moué ji crroué ki cé bién lé prrénssès Tin' Hinan', noutr' ancètrr' ! répondit le Targui avec assurance.

Il nous raconta d'autres légendes relatives aux Garamantes et à la "route des chars" qui reliait la côte libyenne au Niger en passant par Abalessa (la Balsa de Pline ?) et qu'aurait empruntée une expédition dirigée par Cornelius Balbus, sous le règne d'Auguste...

Une demi-heure plus tard nous réembarquions.

Nous continuâmes à suivre l'irhazer Teffert jusqu'au confluent avec l'irhazer Abalessa, où se trouve la verdoyante oasis homonyme, aux pieds de l'adras Ibararhettène.

Nous fîmes un tour au-dessus des ruines du *fort romain* puis prîmes le cap 290° pour viser la trouée entre les adras Irellouchème à gauche et Ti-Hiyène à droite. Là confluent les irhazers Taklet et Abalessa pour former l'irhazer Amded qui, comme le Tamenghest et le Tekouyat va se perdre dans le Tanezrouft² Tan-Ahenet, quelques centaines de kilomètres plus loin, vers le sud-ouest.

On décida de faire la halte déjeuner près des sources de Tin Dahart – les dernières repérées sur la carte –, qui se trouvent aux pieds du Ti-Hiyène.

Il était midi passé. Le soleil commençait à taper sérieusement. Pas de problème pour Nivea qui portait, son grand fichu moiré. Ni pour les autres femmes qui avaient des chapeaux de soleil. Ni pour moi, coiffé de mon indévissable béret basque (double patriotisme oblige). Ni pour Ahmadi qui exhibait son galurin campagnard. Encore moins pour les gendarmes en casquette à visière. Par contre Brahim avait oublié son couvre-chef réglementaire...

Un pandore dénicha une toile de chèche, mais devant l'aspect douteux de la chose (elle avait visiblement servi de chiffon), le capitaine préféra un foulard blanc de Myriam, noué aux quatre coins, quitte à perdre un peu de sa dignité de marin galonné.

Pendant ce temps les autres milis déballaient tout le nécessaire de cuisine et faisaient réchauffer le couscous. Puis on se sépara en deux groupes : ces derniers avec Brahim d'un côté et le reste de la compagnie de l'autre. Enfin, assis sur des blocs grossièrement plats, nous avalâmes avec appétit les généreuses portions de couscous aux cuisses de poulet.

Je me fis un plaisir de saisir fermement ladite cuisse (qui devait être celle d'un vaillant coq, vue la solidité de l'os) et y mordre sans façons... vite imité d'ailleurs, car avec l'assiette sur les genoux, même un acrobate aurait eu du mal à utiliser fourchette et couteau !

Les Ahmadi avaient apporté du vin bouché, mais la chaleur nous fit préférer la petite bière des Brahim, sortant encore potablement fraîche de la glacière...

In fine, vinrent les habituels gâteaux au miel, *deglet nour* sèches et oranges pulpeuses...

— Ah, vous ne trouvez pas qu'il manque quelque chose ? fit Myriam, d'un air mystérieux.

— Si, si, opina *Mémère*. Il manque du *créponné*, mais *Djéha-le-simple*, qui a le don de prestidigitation, va nous en procurer ! et, poussant le couffin des vivres vers moi, expliqua :

— Lors d'un cours sur les lois du hasard, notre lieutenant avait rempli – au vu de toute l'assistance – un sachet absolument vide, avec douze petits dés, puis demandé à *Djéha* de venir faire les tirages successifs pour illustrer la notion de probabilité. Celui-ci plonge sa main dans le sac et en sort un gros dodécaèdre en aluminium³ !

Cependant que *Mémère* débitait son histoire, j'enfonçai mon béret jusqu'aux oreilles et sourcils

² *Tanezrouft* : littéralement le pays de la soif. Le Sahara de la légende, en somme : une mer de dunes stériles.

³ Je l'avais usiné sur les plans de Jul, non sans mal !

(c'était l'aspect de *Djéha*) et tirai le panier à mes pieds, puis en extrayai la petite glacière contenant la délicieuse spécialité – sous des applaudissements nourris, évidemment.

— Il faut ajouter, nota Aziza en sourdine, qu'avec ce dodécaèdre, le lieutenant avait montré comment la mathématique grecque était passée de la magie pythagoricienne à la rationalité euclidienne... Mais l'attrait du *créponné*, oblitéra totalement sa philosophique remarque.

Les milis ayant été eux aussi approvisionnés de ce délicieux dessert, c'est avec un large sourire que l'un d'eux vint nous servir café et thé...

Une fois les tasses vidées, *Mémère*, Aziza et Nivea partirent satisfaire un besoin naturel vers la droite du promontoire, car quelques hommes s'étant déjà égayés vers la gauche...

Myriam se pencha alors vers moi :

— J'ai relu hier soir la visite du lieutenant au complexe infernal. Dites-moi, est-ce que son anticléricalisme et son philosémitisme ne lui font pas exagérer la responsabilité de Pie XII ?

— C'est une bonne question... C'dont j'peux témoigner, c'est que, dans la vie courante, il exprimait un antipapisme de folklore ; le Vatican ayant, selon lui, heureusement perdu pratiquement toute son influence politique en dehors de l'Italie. Quant au philosémitisme, on pourrait alors parler d'la même façon de philonégrisme... En fait, j crois qu'il était tout simplement sensible à l'injustice et à la misère, quelles qu'en soient les victimes... C'qui l'empêche pas d'relever, à l'occasion, défauts et autres tares chez les opprimés et les miséreux... Souvenez-vous du regard brillant de Ben Ar-Rouch, l'interprète juif d'Abd el-Kader, à la vue du louis d'or avec lequel notre lieutenant le récompense !

— Pour moi, M. Doutré était un chrétien qui s'ignorait ! conclut Myriam, péremptoire ; puis, voyant Nivea revenir et sans me laisser le temps de répondre – je voulais simplement lui dire que le christianisme n'avait pas le monopole du cœur⁴ –, elle partit vers le même endroit.

Alors j'en profitai moi aussi pour satisfaire un besoin identique, mais je préfèrai grimper carrément sur le promontoire, parmi les rocs aux fantastiques sculptures naturelles...

Quelques minutes plus tard, tout le monde était de retour. Les pandores effectuèrent une sommaire vaisselle puis rangèrent tout dans des caisses, qu'ils rembarquèrent, cependant que Nivea s'assurait qu'il ne traînait aucun reste :

— Laisse tomber, ici les bestioles dévorent même les papiers gras, la moquai-je, sans résultat.

Puis, Brahim déploya la carte officielle, plus récente que la mienne :

— Nous abordons le vrai désert maintenant ; à vous de nous guider, M. Advus ! statua-t-il.

— Avec plaisir, mais, comme j'vous l'ai déjà dit, le site était une vaste plaine d'sable qui comportait aucun r'père. C'est surtout par l'raisonnement que j'l'ai situé dans le lit d'l'irhazer Tekouyat, au sud-est d'l'adras Tin Edjert... Et je pointai l'endroit sur la carte.

Nous redécollâmes à 13 heures 35, cap 330°, laissant l'adras Ti-Hiyène sur notre droite.

Nous franchîmes successivement quatre irhazers : le In Edjedjou, un affluent anonyme du Tin Arazraz, le Tin Arazraz lui-même, et enfin l'Abadale, autre affluent du Tin Arazraz.

Dans cette direction, l'horizon était plat. Par contre, sur notre gauche, à une quinzaine de kilomètres, on aperçut le croissant de l'adras Tin Erit, sans doute vestige, avec l'adras Tin Echchachène, du même ancien volcan, composant donc un cratère d'environ 10 kilomètres de diamètre.

Sur notre droite, défilèrent dans le lointain les moutonnements des adras Ibararhettène, Tedjorak, Tihailiouine et Amadhel-n-Enir qui se suivent du sud au nord. Ces deux derniers forment, avec encore plus d'évidence, un cratère d'à peu près la même taille que le précédent.

Puis nous survolâmes l'adras Taharhait-n-Abror, situé entre les deux premiers irhazers ; peu élevé, mais remarquable lui aussi par son cratère d'environ 4 kilomètres de diamètre.

On se serait vraiment crû sur la Lune, à ceci près que les cratères lunaires sont, eux, d'origine météoritique et non volcanique. Mais il faut être géologue pour faire la différence !

Les quatre irhazers franchis, nous débouchâmes sur le bassin du haut Tekouyat.

⁴ Quelques années plus tard, *Giscard* allait me plagier devant *Mitterand* !

Cette grande vallée – formée autrefois par un puissant fleuve – file vers l'ouest, donc quasi perpendiculairement à notre route. Du haut de nos 300 mètres on voyait nettement qu'après un élargissement d'une dizaine de kilomètres, l'ex-fleuve franchissait une passe de quelque deux kilomètres de large seulement – parsemée d'imposants rochers –, pour, au delà, prendre une direction sud-ouest... Devant nous, un peu sur la gauche, une langue sombre : l'adjar Tin Edjert.

— J pense qu'c'est à peu près au centre d'cette cuvette, informai-je le pilote.

Nous y atterrîmes. Nivea nota 15 heures 5. Il n'y avait pas de vent et le soleil était de plomb. Le lit, composé de sable et gravier, était creusé par de légers vallonements dirigés *grosso modo* d'est en ouest : la direction d'écoulement de l'eau, quand il y en avait.

En fait je ne reconnaissais pas l'endroit, car, dans mon souvenir, il s'agissait d'une étendue très uniforme de sable fin...

— Votre erreur de parcours est tout de même considérable, me fit remarquer Brahim. Teniez-vous compte de la déclinaison magnétique ?

— Oui, bien sûr : nous avons l'habitude d nous orienter à la boussole.

— Avez-vous réétalonné votre instrument, par la suite ?

— Plus tard seulement ; mais le lendemain j'ai pas remarqué d'anomalie concernant l'azimut du soleil... Faut dire que la nuit, avant le drame, il avait été difficile d'maintenir le cap...

Constatant qu'il n'y avait pas, dans les environs, de rocher digne de ce nom, on décida d'aller aux pieds du Tin Edjert, moyennant quelques minutes de vol supplémentaires.

L'endroit était plus pittoresque : il y avait, parmi les énormes rocs jaillissant du sol, quelques vieux troncs d'acacias dégarnis mais qui suffisaient à humaniser l'immensité minérale. Derrière nous, au nord, l'adjar venait mourir progressivement dans le sable.

La *walie* choisit un gros bloc à hauteur d'homme, présentant une face sud relativement plane.

Les gendarmes apportèrent la caisse contenant l'outillage et la plaque de bronze, sur laquelle était gravé le texte suivant, en arabe puis en français :

LE LT JULIEN DOUTRERIVE ET LE PERE VITALIANO PIETRI
DEUX GRANDS AMIS DE L'ALGERIE NOUVELLE
DISPARURENT ICI LE JOUR DE PAQUES 1961
IN MEMORIAM AD MCMLXXVII

En vérifiant le contenu de la caisse *ad hoc*, je constatai l'absence du ciment :

— Et l'ciment ? On l'a oublié ! m'exclamai-je... Bon, les gendarmes ont certainement d'la colle universelle... Informai-je Brahim, qui intervint auprès de l'équipage.

Je lissai, à coups de burin, une surface d'environ 40 cm sur 30. J'y creusai les quatre trous de fixation, soigneusement ajustés à l'aide du tamponnoir fourni. Puis, un tube de colle m'ayant été apporté, j'en mélangeai la pâte à du sable fin et répartis l'amalgame dans les trous. Ensuite je fixai la plaque avec les quatre vis, en forçant sur la clé.

— Ouf ! soufflai-je, tout en sueur. C'est pas près d'lacher, même si la colle s'dégrade.

— On dirait que vous avez fait ça toute votre vie, me flatta l'Egyptienne.

— Au prix où sont les artisans chez nous... et encore faut-il en trouver de disponibles !

Mémère posa un bouquet de fleurs sèches au pied du rocher. Je le coinçai au sommet d'un solide cairn. Puis, me frottant les mains avec un peu d'eau et de sable, j'en éliminai les traces de colle. Pour finir, je me rafraichis le visage, avec la parcimonie qu'impose le désert...

Alors, Brahim, tête nue, rassembla les hommes d'équipage, munis de leurs Kalachnikov. Moi-même extrayai *Chimène* de son étui (elle était évidemment repliée, les deux canons obturés) :

— J'vais vous révéler un secret, annonçai-je en montrant l'inscription gravée sur le côté de la crosse. L'avant-dernière lettre n'est pas un *n* mais un *r* !

La compagnie m'entoura de près, les femmes d'abord (hors Nivea, déjà au parfum). J'enlevai alors les bouchons, faisant apparaître deux grands trous noirs ; ce qui fit s'exclamer Myriam :

— C'est une *Chimère* qui avait les yeux de *Chimène* pour le lieutenant !

Les hommes d'équipage commentèrent à voix basse, en tamacheq.

— N'est-ce pas sa devise ? questionna la *walie*, désignant le sigle *VIVJ*, gravé sur la crose.

— Oui, mais comme ça, à brûle-pourpoint, j'me souviens pas du texte latin. Il faudrait qu'je retrouve l'jeu d'mots idiot qu'j'avais inventé à l'époque... Attendez... Pour les deux "v" il y a probablement Vito et Vérité, pour le "j", certainement Justice...

Aziza vint à mon secours :

— C'était quand il a fait passer une pièce de monnaie américaine sur laquelle il était écrit "*In God we trust*", mais que, selon lui, il fallait lire : "*In dollar we trust*" !

— Oui, oui, je me souviens maintenant, s'écria *Mémère*. J'ai dû tempérer ses propos... et pendant quelque temps j'ai craint des ennuis avec les autorités !

[*JDR avait proposé à l'assistance, composée d'une majorité d'adolescents et quelques adultes, pratiquement tous "Français musulmans", d'examiner les écarts entre nobles devises et tristes réalités... Il n'y a pas que les Américains qui eurent droit, ce jour-là, à quelques vérités bien balancées ; la France en prit sa part avec "Liberté, Egalité, Fraternité", sans oublier la volée de bois vert à « ceux qui parlent avec Allah dans la bouche et agissent avec Allah dans la poche ! »*]

— Alors, Nivea, la devise latine ? questionnai-je fermement ma mie, qui se tenait coite.

— *Vitam Impendere Vero et Justitia*⁵ ! énonça-t-elle sans hésitation.

— Bravo, et ça m'appelle le mauvais jeu d'mots d'*Djéha-l'simple* : « Mé, m'sié l'proufissoùr, ji proutest' ! Ci né pa joust' di pandr' m'sié Vitou, ila rien fé di mal ! »

J'avais mis tant de conviction dans ce *pataouète*, qu'il entraîna l'hilarité générale – laquelle resta fort mesurée, comparativement à l'explosion qui avait secoué les bancs du CEFIK !

— Le lieutenant Doutrerive ne transmutait peut-être pas les éléments, mais il transmuait à coup sûr les concepts, conclut doctement Ahmadi.

Le capitaine pria alors les dames de se placer face à la plaque, à une dizaine de pas. Puis il fit aligner les pandores sur le côté, perpendiculairement à celle-ci, le dos au soleil déclinant. Et enfin proposa au préfet et à moi-même de se mettre face aux milis. *Mémère* s'avisant alors de l'intensité de la pétarade (surtout celle de *Chimène*), distribua des boules de coton aux femmes...

— En l'honneur et en souvenir de ces deux grands amis de l'Algérie nouvelle, nous allons tirer une salve, puis observer une minute de silence ! annonça Brahim d'une voix forte.

Puis il dégaina et pointa son pistolet vers le ciel. Les pandores firent de même avec les *Kalach*. Je les imitai avec *Chimène* ; me plantant bien au sol, les jambes écartées, en m'assurant que l'extrémité de la crose était à l'extérieur de mon os iliaque – toutes ces précautions pour tenir compte du méchant recul de la pétoire, qui, lors des obsèques du *colon*, avait failli me renverser !

Brahim tira, immédiatement suivi des pandores et de ma pomme. Ce fut assourdissant. Puis, à peine l'écho renvoyé par les rochers du Tin Edjert s'était-il évanoui que l'on entendit, au-dessus de nos têtes, les lugubres miaulements des deux balles chimènesques qui retombaient⁶ — sans que personne ne se départisse d'une immobilité recueillie, à l'exception de Myriam, qui ne put s'empêcher de *choufer* en l'air.

Le cadre grandiose de l'immense solitude donnait à cette cérémonie – à la fois incongrue (*JDR* vivait toujours) et poignante (Vito lui, n'était plus) – une touche sublime.

Aziza et *Mémère* étaient très émues. Cette dernière essuya quelques larmes...

Le capitaine mit fin à la minute de silence en intimant le repos. Voyant que les pandores s'apprêtaient à repartir vers les hélicos, je lui demandai la permission d'examiner une *Kalach*.

— Bien sûr ! fit-il. Et il rappela l'un d'eux.

— Attanssiouùn, ilè ancoùrr chargé ! me prévint celui-ci en me tendant son arme.

Nous nous écartâmes du groupe, et suite à ses instructions, je fis feu sur un gros galet, situé à une dizaine de mètres devant nous. Il vola en éclats, ce qui déclencha son hilarité admirative.

⁵ À la devise de Rousseau, *JDR* avait ajouté la Justice — selon Nivea.

⁶ Contrairement aux autres, j'avais tiré, exprès, quasiment à la verticale.

— Merci beaucoup. Ça pète sec, hein ? fis-je, en la lui rendant.

— Si, si, ça pèt' sèk ! et ils s'en retourna, riant encore, vers son hélico.

Nous redécollâmes à 16 heures 55 en direction d'Abalessa, cap 127°.

Après le survol des irhazers Tekouyat, Aderniba et Tin Arazraz nous laissâmes les sommets de l'adrar Ti-Hiyène sur la gauche, pour franchir ensuite l'irhazer Taklet.

Le sommet de l'adrar Ibararhettène nous servit de balise. Nous passâmes au-dessus de l'extrémité sud du massif, qui se présente comme un pied fourchu coinçant le serpent figuré par l'irhazer Abalessa. Nivea y vit l'illustration d'une légende préislamique où la montagne démoniaque, symbole de stérilité, tente d'écraser la rivière paradisiaque, symbole de fertilité.

[Dans la plupart des cultures néolithiques, affirmait JDR, le serpent est un symbole positif. Par contre, les "religions du Livre" ont véhiculé jusqu'à nous une aversion stupide pour cet animal... En réalité, Jul avait un grief bien plus sérieux contre les susdites religions, explicité dans le Pèlerinage : « Leur Dieu totalitaire, fit et fait le lit du fanatisme et, par le dogme du "Croissez et multipliez", favorise les famines et les guerres... »]

Comme nous avions de la marge sur le coucher du soleil, le colonel proposa, par radio, une halte impromptue aux gravures rupestres d'Aguenar, qui témoignent, comme tant d'autres au Sahara, que cette région était encore fertile il y a quelques milliers d'années. Nous y fûmes à la fermeture du site, mais le prestige du capitaine joint au bakchich qui va bien, nous rouvrit les portes !

Lorsque nous atterrîmes à côté de l'hôtel, le crépuscule jetait ses dernières lueurs rougeâtres.

Nous nous retrouvâmes vers 20 heures dans la salle de restaurant, en habits de ville, bien sûr.

La conversation roula, encore une fois, sur la lente mais inexorable désertification de l'Afrique septentrionale, thème ribien par excellence. On évoqua donc l'âge d'or du Sahara, lorsqu'il était arrosé par de gigantesques fleuves, dont il ne reste que des lits asséchés ; lorsqu'il était couvert par d'immenses forêts, dont il ne reste que quelques troncs fossilisés ; lorsqu'il était peuplé d'autant de grands animaux que le sont aujourd'hui les parcs de l'Afrique orientale ; et lorsqu'il était parcouru par des pasteurs « presque aussi doués que tes ancêtres Cro-Magnon ! », comme me flattait Jul⁷.

À ce souvenir, je rappelai ses perspectives de refertilisation :

— JDR pensait qu'des explosifs atomiques, suffisamment propres du point de vue radioactif, permettraient de creuser des canaux aux moindres frais, amenant les eaux d'la Méditerranée et d'Atlantique en plein cœur du Sahara – où elles seraient dessalées grâce à l'électricité d'origine pétrolière, puis solaire.

— À l'heure actuelle, personne, à ma connaissance, ne sait fabriquer des explosifs nucléaires propres ! rétorqua Brahim, qui devait connaître son affaire.

La soirée se termina sur cette affirmation, vraie ici-bas, mais non du tout là-haut, où vivaient – encore selon Jul – ces étranges "nomades cosmiques", si puissants et néanmoins si discrets, à la réalité desquels j'avais parfois de la peine à croire !

⁷ Il supposait que les Basques descendaient des Cro-Magnon, qui nomadisaient sur la même zone géographique.